

houssine improvisée. Il eut honte de son emportement, il réussit à sourire.

“ Miss Rovel, dit-il à Meg avec assez de calme, les petites filles font quelquefois de grandes sottises qui mériteraient le fouet ; mais il faut bien leur en faire grâce quand elles ont l'adresse de porter des robes longues.”

La-dessus, il lui tourna les talons sans qu'elle eût la force de le retenir ni de le suivre, ni de lui dire un seul mot. Immobile, pétrifiée, elle contemplait d'un œil consterné, comme Perrette, les débris de son pot-au-lait. L'événement avait trompé son attente avec une cruauté sans pareille, et ce qui venait de se passer ne ressemblait guère à la belle scène de roman qu'elle avait machinée dans toute la candeur de son âme. Elle s'était flattée de voir un homme éperdu, se jetant à ses pieds, s'écriant :

“ Ah ! miss Rovel, vous jouer ainsi de mon cœur ! Ne saviez-vous donc pas que je vous adore et que je serais incapable de vous survivre ? ”

L'homme était resté debout sur ses deux pieds, et lui avait dit d'un ton de magister :

“ Miss Rovel, vous méritez le fouet ; je consens à vous en faire grâce.”

Quel mécompte ! quelle mortification ! Soudain convertie en défaite, sa victoire s'enfuyait à vau-de-route.

Mme de Sévigné disait que, lorsqu'elle avait fait une sottise, elle n'y cherchait pas d'autre invention que de la boire. C'est de quoi Meg ne s'avisa point. Elle était outrée de dépit ; elle décida que l'outrage qui venait de lui être infligé criait vengeance et qu'elle se vengerait. Elle songea d'abord à se noyer tout de bon ; mais elle fit la réflexion très-sensée que cette solution serait plus désagréable à elle-même qu'à M. Raymond Ferray, qui en serait quitte pour supporter les frais de son enterrement. C'est lui qu'elle eût voulu noyer, et ce projet n'était pas d'une exécution facile. Elle se promit de saccager ses espaliers, d'anéantir ses serres, d'empoisonner ses puits, de mettre le feu à son grenier à foin, dût l'incendie gagner la maison et cet homme odieux périr dans les flammes.

La rage au cœur, elle remontait lentement le verger. Tout à coup elle entendit sur la route le roulement d'une voiture qui s'arrêta devant la grille. Elle fut bien étonnée quand elle en vit descendre Pamela fort décemment vêtue. La négresse s'avança vers elle d'un pas cadencé, la tête haute, comme il appartient à l'innocence injustement persécutée qui a fait justice de la calomnie.

“ Toi, Pamela ! s'écria Meg. D'où peux-tu bien sortir ? ”

— De Lucerne, répondit-elle, d'après de madame votre mère.”

Pamela ne mentait point. Après avoir été chassée de l'Ermitage, ne sachant que faire de sa personne, elle n'avait rien imaginé de mieux que de se mettre à la poursuite de lady Rovel. Comme elle avait beaucoup de flair, le hasard la secondant, elle avait fini par la rattraper à Lucerne. Lady Rovel venait de passer six mois dans une petite résidence d'Allemagne. Puis elle avait résolu de passer l'été au bord du lac des Quatre-Cantons, dans une villa très-simple à la fois et très-luxueuse, dans une tranquillité très-agitée et dans une solitude qui ne devait pas tarder à être très-peuplée. En rencontrant à Lucerne Pamela, elle s'était ressouvenue très-nettement d'avoir laissé sa fille à Genève, chez des gens dont elle avait oublié le nom, et la négresse l'ayant abordée avec quelque embarras, elle en avait conclu que sa fille était morte, ce qui lui causa un treillisement douloureux. Dès qu'elle se fut rendue maîtresse de ses nerfs, elle apprit de Pamela que sa fille était encore en vie, mais qu'elle était très-malheureuse à l'Ermitage, qu'on l'y maltraitait, que sa fidèle camériste, ayant osé reprocher ses duretés à M. Ferray, avait été impitoyablement congédiée. Elle crut sans difficulté à ces rapports, l'indifférence étant facile à persuader ; mais l'indifférence de lady Rovel était fort passionnée— elle déclara qu'elle ne pouvait se passer de sa fille, qu'elle entendait rentrer immédiatement en sa possession, qu'elle allait partir pour la chercher. Comme elle montait en wagon, on lui représenta que le temps était propice à une promenade sur le lac. Pour tout concilier, elle avait dépêché la négresse avec l'ordre exprès de ramener Meg dans les vingt-quatre heures.

“ Oh que tu ailles, s'écria Meg, qui se cramponnait à la robe de Pamela, fut-ce au diable, je te somme de m'emmener avec toi. Si je restais ici trois heures de plus, j'y ferais quelque scélérateuse.”

— Vous vous ennuyez beaucoup ?

— A mourir.

— Cela se rencontre bien, mademoiselle. Lady Rovel m'envoie vous chercher. Je lui ai fait comprendre que vous finiriez par vous épaissir tout à fait chez ces petits bourgeois.

— C'est Dieu qui t'envoie ! ” fit Meg en l'embrassant.

Pendant ce temps, Raymond, après s'être changé, racontait à sa sœur la belle invention de miss Rovel et le plongeon qu'il avait fait dans le ruisseau. Suivant sa coutume, Mlle Ferray entra dans son ressentiment, confessa que cette petite avait des lubies impardonables, ajoutant que toutefois il fallait les lui pardonner, parce qu'en dépit de ses déraisonnements elle avait beaucoup de cœur. Ce fut le moment que choisit Meg pour entrer comme un coup de vent dans le salon. La face rayonnante de joie, elle s'exclama :

“ Quel bonheur, monsieur ! quel coup de fortune, mademoiselle ! Maman veut me ravoir,

et avant que le soleil soit couché j'aurai quitté pour jamais cette triste maison.”

Cela dit, elle courut à sa chambre, où, vidant en un tour de main les armoires, elle jeta pélemêle toutes ses nippes dans ses malles.

Raymond lança un sourire à sa sœur :

“ Voilà qui t'apprendra, ma chère, lui dit-il, à te porter caution pour un cœur qui n'existe pas.”

Que ce cœur existât ou non, ce fut avec un profond chagrin que Mlle Ferray prit connaissance de la lettre que Pamela lui remit. Cette lettre était courte. Une ligne avait suffi à lady Rovel pour remercier M. et Mlle Ferray des bons soins qu'ils avaient donnés à sa fille pendant près d'une année ; une seconde ligne était destinée à les prier de lui renvoyer incontinent cette fille adorée, qui était nécessaire à son bonheur. Ici s'ouvrait une parenthèse, laquelle signifiait à peu près :

— Déclare de notre part à lady Rovel, dit Raymond à la négresse après avoir lu à son tour, que nous serons à jamais ses obligés, si jusqu'au jour de notre mort nous n'entendons plus parler d'elle, ni de sa charmante fille, ni de quoi que ce soit qui les concerne l'une ou l'autre.”

En moins d'une heure, Meg eut fait et bouclé ses malles. Pendant qu'on les attachait derrière la voiture, elle descendit en chantonnant sur la terrasse, où Raymond fumait son cigare. Se campant à quelques pas de lui et promenant au nord et au midi ses regards, qui n'étaient pas tendres :

“ Adieu, maison, s'écria-t-elle, où, comme l'affirme la docte Pamela, l'esprit et le cœur s'épaissent ! adieu, Homère, l'astronomie et tous les grands hommes de Plutarque ! adieu, grenier à foin que j'avais juré d'incendier ! adieu, ruisseau, dont les écrevisses m'étaient si chères que j'ai voulu leur donner un homme à manger ! adieu, temple de la science et de l'ennui, où l'on ne peut faire un pas, ni rire, ni chanter, ni ouvrir la bouche, ni remuer les cils, sans courir le risque de recevoir les étrivières ! ”

Comme elle terminait son discours, elle aperçut Mlle Ferray, qui, debout sur le seuil de la maison, attachait sur elle des yeux pleins de larmes et de reproches. Elle s'attendrit, s'élança vers la bonne demoiselle, la saisit par la taille, la baisa sur le front en lui murmurant à l'oreille :

“ Je vous aime bien, miss Agathe ; mais, voyez-vous, il y a des choses que vous ne pouvez pas comprendre et qu'au surplus je ne saurais pas vous expliquer.”

Puis, se tournant vers Raymond :

“ Monsieur, votre servante.”

L'instant d'après, elle montait en voiture, et le cocher toucha.

“ Qu'as-tu donc à te désoler, ma bonne Agathe ? dit Raymond à sa sœur. Tu devrais remercier la Providence, qui nous délivre d'un fier embarras.”

Quoi que son frère pût lui dire, Mlle Ferray était la personne la plus affligée du monde. Dès qu'il se fut éloigné, elle fondit en larmes. En dépit de tout, elle aimait tendrement miss Rovel, et on ne refait pas son cœur. Elle se demandait avec épouvante ce qu'allait devenir cet enfant, dont elle s'était promis de faire une honnête femme. Elle pleurait Meg, elle pleurait aussi une chimère qu'elle s'était plu à bercer dans son cœur : depuis quelque temps, elle caressait plus que jamais la douce pensée que miss Rovel lui avait été envoyée du ciel pour distraire son frère de ses sombres ennuis, peut-être pour l'en guérir tout à fait. Comme son imagination allait très-vite et très-loin, elle en était venue à se figurer que le cas échéant, les circonstances et les dieux aidant, il pourrait bien se faire, il pourrait bien arriver que Meg et Raymond... Hélas ! Meg était partie, rien ne pouvait plus arriver. Elle demeura longtemps devant la grille, contemplant d'un œil humide les empreintes qu'avait laissées dans la poussière du chemin la voiture qui venait d'emporter Meg et le plus beau de ses rêves.

Tandis que Mlle Ferray s'abandonnait à sa douleur, Raymond s'était retiré dans son cabinet de travail. Comme si rien ne se fût passé, il alla prendre sur un rayon de sa bibliothèque le *De verum natura*. L'édition qu'il préférait était toute et dont il se servait d'habitude était le Lucrèce d'Havercamp, *cum notis variorum*, magnifique in-quarto magnifiquement relié. A peine l'eût-il dans ses mains, il constata que le précieux billot venait d'essuyer un indigne chiffonné, égratigné, comme par les griffes d'un lutin ; là une autre page charmée de patés d'encre, ailleurs un feuillet en lambeaux, plus loin un autre arraché—il en manquait trente au milieu du volume, cinquante à la fin. C'était un massacre.

Raymond croyait rêver. Ce qui lui prouva clairement qu'il ne rêvait point, c'est qu'ayant levé les yeux au plafond pour le prendre à témoin de ce qui lui arrivait, il découvrit sur le trumeau qui surmontait sa cheminée une grande inscription, charbonnée d'une main fiévreuse. Elle était ainsi conçue : *Mr. Raymond Ferray is a prodigious great book-worm ; I hate him, and I shall be revenged of him.*

Comme Raymond savait l'anglais, il ne put douter que l'inscription ne signifiait : “ M. Raymond Ferray est un prodigieux pédant ; je le hais, et je me vengerai de lui.”

VICTOR CHERBULLIEZ.

(A continuer.)

LES SENSATIONS D'UN GUILLOTINÉ.

C'est une véritable bonne fortune pour nous que la conversation que j'ai eue avec un Italien, M. Mondate. M. Mondate m'a en effet décrit, par expérience, toutes les sensations par lesquelles passe un guillotiné le jour de son exécution. Naturellement, on n'a pas tranché la tête à mon interlocuteur, mais c'est tout juste !

M. Mondate, en 1873, a été effectivement condamné à mort pour un crime dont il était innocent, et ce n'est pas la faute de la justice s'il n'a pas été exécuté. Le couteau s'est en effet abattu sur son col ; mais les montants de la guillotine étant trop serrés, il s'est arrêté deux centimètres au-dessus. Et c'est pendant que l'on réparait la guillotine que l'ordre de sursis est arrivé.

Mais laissons la parole à M. Mondate :

De mon crime, monsieur, m'a-t-il dit, je ne vous dirai que quelques mots. On m'accusait d'avoir assassiné ma sœur. Mon innocence a été reconnue ; n'en parlons plus. Toujours est-il que j'avais été condamné à mort. Chose qui va vous étonner, je fus plutôt très-surpris que très-terréfié en apprenant mon arrêt... il me semblait impossible qu'on allât jusqu'au bout d'une aussi monstrueuse erreur judiciaire. Un mois s'écoula, je savais que mes amis faisaient des démarches, et j'avais confiance. Le 17 août 1873, à huit heures du matin, mon confesseur, l'abbé Fernia, entra dans ma cellule pour m'annoncer qu'il me fallait mourir.

Quand, au contact de sa main placée sur mon épaule, je m'éveillai, je compris tout de suite ce qu'il venait me dire, malgré la confiance que j'avais eue jusque-là, et il paraît que je devins horriblement pâle. Je voulus parler, mais j'avais la bouche contractée, et la salive ne m'arrivait plus. Un froid mortel m'avait envahi subitement toute la partie inférieure du corps.

Enfin, au prix d'un effort inouï, je parvins à articuler ces mots : *non e vero*, cela n'est pas vrai !...

Le prêtre me répondit je ne sais quoi. Je n'entendais qu'un bourdonnement confus... j'étais comme un homme qui a reçu un coup de massue, et j'avais presque perdu conscience de la situation, dont la notion exacte ne me revenait que par éclairs. L'abbé trempa une serviette dans l'eau et me mouilla le front. Je poussai un cri terrible : “ Je suis innocent ! je suis innocent ! ” Il me dit alors d'offrir à Dieu mon supplice, et il recommença à me parler bas. J'avais recouvré l'usage de mon entendement, et je m'aperçus qu'il y avait quelques personnes en noir dans ma cellule ; l'une tenait à la main un rouleau de papier. C'était le greffier, et il m'avait lu mon arrêt, mais je n'avais rien entendu.

Un mouvement subit de fierté me passa alors. Pendant quelques minutes, je n'eus plus peur, je me redressai, et je dis que, puisqu'il fallait mourir, je saurais montrer qu'un innocent saurait le faire courageusement. Je parlais vite et je me grisais de mes paroles. J'avais peur du silence, peur de m'interrompre, et ce fut tout d'une venue que je dis cela, que je remerciai le directeur de la prison et que je demandai à manger.

On m'apporta une tasse de chocolat, mais je le repoussai. J'étais retombé dans toute l'horreur de ma situation, j'avais des visions d'échafaud, et, machinalement, je demandai aux personnes qui étaient là : “ Est-ce que cela fait bien mal ? ” Une voix me répondit : “ Aucun. ” En même temps, je vis devant moi un nouveau personnage vêtu d'une vareuse de laine noire—le bourreau !

Je voulus me lever, me défendre, crier que j'étais innocent, mais je m'évanouis. Quand je revins à moi, j'étais garotté, tondu, dans la charrette, et cette charrette débouchait sur la place où était l'échafaud.

Je jetai un coup d'œil hagar sur l'horrible machine... Je ne pensais plus, et il me sembla que les montants du couperet étaient hauts comme les mâts de navire... On me hissa sur la plateforme : je n'avais plus qu'une idée fixe : résister. Mais comment ? Je me sentis saisi, couché sur la planche, il me sembla que j'étais paralysé, et que j'attendais là longtemps, longtemps. Puis, ce fut sur mon col un coup sec et violent, et je m'évanouis de nouveau, avec cette idée instinctive que c'était le couteau qui me frappait !

Ce n'était pas le couteau, c'était la partie supérieure de la lunette. Vous savez le reste. Quand je revins à moi, j'étais à l'infirmerie de la prison. Le vrai meurtrier s'était dénoncé lui-même !

Vous ne pouvez pas vous faire une idée de ce que ce récit, par le héros de l'épouvantable aventure, m'a fait passer de frissons sur le dos.

UNE VOIX D'ORIENT

M. l'abbé Piperni, actuellement au Canada pour recueillir les offrandes des catholiques en faveur de l'Asile des orphelins de Bethléem, vient de recevoir la lettre suivante, écrite au nom des enfants de cet asile, qui expriment leur gratitude pour

ses services et pour la charité des Canadiens qui ont si généreusement répondu à son appel :

Bethléem, Palestine, 6
décembre 1876

Notre Révérend et bien cher Père,

Presque chaque courrier qui arrive d'Europe nous apporte avec vos bonnes nouvelles le détail des peines que vous vous donnez pour nous. Mille remerciements, notre cher Père, de toutes vos bontés, et soyez assuré que nous tâcherons toujours de répondre à vos justes désirs, et que pendant notre vie, nous prions de tout notre cœur afin que le bon Dieu récompense largement votre charité et celle de vos bienfaiteurs. A cette intention, chaque jour nous récitons le chapelet de la très-sainte Vierge. Sous peu, nous ferons la neuvaine et l'Octave de Noël, et le jour de la solennité, nous assisterons à la sainte messe qui sera célébrée dans la grotte de la Nativité de Notre-Seigneur, pour nos chers bienfaiteurs, et nous y ferons la sainte communion pour eux et à leurs intentions.

Notre bon Père Supérieur nous charge de vous dire que les deux messes mensuelles pour nos bienfaiteurs vivants et décédés sont célébrées régulièrement. Nous avons reçu le paquet des listes avec les noms inscrits de nos chers bienfaiteurs. Le jour même que ce paquet est arrivé, le bon Père directeur Belloni nous a rassemblés dans la chapelle ; il nous a montré tant de noms inscrits sur les listes, en nous disant : “ Voyez, mes chers enfants, la charité de nos chers amis de Montréal : ces généreux bienfaiteurs ne vous connaissent pas, et cependant, leurs cœurs sont tout à vous, car ils vous estiment comme leurs petits-frères, et vous regardent comme des petits compatriotes de l'Enfant-Jésus. Serez-vous sages et voudrez-vous prier de cœur pour vos bienfaiteurs et spécialement pour les enfants de Montréal ? ” Vous comprenez si nous nous sommes empressés de répondre : “ Oui, mon Père, nous prions pour les petits enfants de Montréal qui se sont occupés de nous. ” Ah ! qu'il nous tarde de voir arriver le jour de Noël pour déposer les noms de nos bienfaiteurs sur la Crèche, et prier pour eux.

Soyez assez bon, notre bon Père, pour souhaïter à nos amis canadiens, de notre part, toutes sortes de bénédictions à l'occasion de Noël et du 1er de l'an.

Nous sommes heureux dans l'orphelinat, et nous en remercions le bon Dieu. Une seule chose nous attriste : c'est votre absence de Bethléem. Et si nous avions un autre regret à exprimer, ce serait celui de voir que, malgré tant de sacrifices et d'efforts de votre part, de celle de notre bien-aimé directeur Belloni, et de nos chers bienfaiteurs, il ait encore tant d'orphelins qui, faute de place et de ressources, ne peuvent pas encore partager notre bonheur.

Combien de fois nous voyons de petits enfants demander inutilement, les larmes aux yeux, leur admission dans l'orphelinat ; quelques-uns viennent de bien loin et ils doivent s'en retourner à pied dans leur pays, ou aller chez les héritiques. Nous ne pas abuser de votre patience, nous ne vous citerons à ce propos qu'un seul fait :

Il y a huit jours environ, un enfant de douze ans s'est sauvé de chez les héritiques, et il est venu se jeter au pied de notre vénéré Père Supérieur. Faute de place, ce pauvre et petit malheureux, qui n'a plus ni père, ni mère, ni aucun parent qui veuille s'occuper de lui, ne pouvait être abandonné sur le chemin : nous l'avons gardé quelques jours, et pour le faire dormir sous surveillance, on a dû retirer un lit du dortoir et le faire coucher provisoirement dans le corridor. Après cinq jours, le Supérieur, ne pouvant supporter cet état de choses, a fait appeler un de ses parents et l'a obligé à retirer l'enfant de l'orphelinat. Le pauvre orphelin pleurait et refusait de sortir, en disant qu'il ne voulait pas retourner chez les héritiques, et qu'il ne trouvait pas une place meilleure que celle de l'orphelinat ; le parent insistait et recommandait de mieux son enfant à la charité de notre Supérieur. Mais tout était inutile. L'orphelin a dû sortir de la maison, en laissant dans la peine notre cher Père Supérieur et tous ceux qui assistaient à cette scène déchirante. Une heure ne s'était pas encore passée, que nous voyons l'enfant rentrer à l'orphelinat ; il s'était échappé des mains de son parent et il redoublait ses prières et ses larmes auprès de notre cher Père, en promettant qu'il serait bien sage, et qu'il ferait tout ce que l'on pourrait désirer de lui. Enfin, l'orphelin a vaincu : M. le Supérieur, n'ayant pas le courage de le renvoyer, l'a laissé provisoirement à l'orphelinat où il se trouve maintenant.

Mais nous n'avons pas tardé à voir devant nous une seconde scène. Un autre enfant, également pauvre et orphelin, s'est sauvé de chez les héritiques et est venu frapper à la porte de notre asile. A ce moment, il n'a pas encore été accepté et il se promène dehors dans les rues de Bethléem, sans savoir quoi faire. Nous ne savons pas quel sort est réservé à ces deux petits enfants, mais nous prions de tout cœur, en ces jours, l'Enfant Jésus afin qu'il touche les cœurs des personnes charitables, et afin que notre cher et Révé. Père Supérieur puisse au plus tôt possible agrandir l'orphelinat, et accepter un plus grand nombre d'enfants malheureux.

Veillez, notre cher Père, ne pas tarder à revenir chez nous, chacun de nous a tant de belles choses à vous raconter.

Agréz, en attendant, nos salutations très-affectueuses et respectueuses.

Au nom de tous les orphelins,
ANTOINE JCSEFFIDI.

A. M. l'abbé R. PIPERNI,
Séminaire de Montréal.